

de fumée, qui monta tourbillonnant en spirale au dessus de sa tête, puis il prit un verre de punch, et après, promena sur ses voisins un air satisfait. La conversation était en assez beau chemin pour ne pas s'arrêter là, car il y avait parmi nous trop de preux chevaliers du beau sexe, trop de vrais troubadours pour laisser passer sans réponse de telles atrocités sur le compte des belles filles sans dot. Mon bon ami, dit un autre interlocuteur, je dois dire que tes principes en fait d'alliance matrimoniale, ne sont pas du tout d'accord avec les miens. L'argent, la fortune, est certainement chose utile et même indispensable dans le ménage; mais prendre une femme seulement pour son argent, épouser une dot, c'est faire du mariage non plus une chose sainte et sacrée, mais une honteuse et méprisable spéculation. Estimer les femmes au poids de l'or qu'elles peuvent avoir, c'est outrager un sexe enchanteur et dévoué, qui ne calcule jamais dans son dévouement et ses tendres soins; qui dans l'enfance, l'âge mûr et la vieillesse, nous prodigue les doux rayons de sa tendresse, et les longues heures de sa sollicitude.

Voyons, Alfred, (c'est le nom que nous donnerons à notre héros) quand tu nous a débité ces égoïstes paroles contre les femmes sans dot, tu n'as pas exprimé une conviction, mais bien un de ces lieux communs, un de ces riens, si souvent répétés dans le grand monde. Je te connais, tu es un garçon, aimable, sensible, une nature généreuse et sympathique; si par un hasard, qui arrive tous les jours, tu te prenais d'amour un bon matin pour une jolie fille qui n'eut pas un sou de dot, que ferais-tu?

Ce que je ferais? D'abord il faut s'entendre; je ne crois pas à l'amour; il y a quelques années, au sortir du séminaire, j'éprouvais bien à la vue d'une belle jeune fille, de singulières émotions. C'était une espèce d'amour, si vous voulez; mais ça n'a pas duré. En allant dans le monde, j'ai rencontré beaucoup de femmes; j'ai remarqué qu'elles sont pleines de vanité, de coquetterie, de frivolité; que pour elles il n'y a de mérite que dans le luxe, la fortune, la parure; les beaux ameublements, les beaux équipages, les beaux habits, voilà ce qui, à leurs yeux, constituent un homme comme il faut.

Le talent humble et modeste, le mérite intelligent et sans ostentation est pauvre paccotille pour ces dames; alors, je me suis dit, sont-ce là les femmes sensibles, aimables et bonnes que je rêvais? oh, non! mille fois non; voyant mes illusions tomber une à une et disparaître comme la neige aux rayons du soleil de mars, je me suis fait une philosophie de circonstance; puisque l'argent fait tout, que le plus grand sot avec des écus est un homme d'esprit à Montréal comme ailleurs, gravons nous bien dans la tête, la sentence parodiée par mon ami Adolphe, *Ergo unum est necessarium, id est argentum*. Vous comprenez que ma philosophie proscrie tout sentiment d'amour. Les sentiments, c'est bon dans les romans, mais ça n'mène à rien. Or, comme je prétends parvenir, ou plutôt arriver à une bonne position dans notre société, et que je n'ai pour la conquérir que mes talents et mon ambition, je ne m'amuserai certainement pas à faire l'amour à une fille pour ses beaux yeux. On m'a dit souvent qu'un garçon de paille, vaut une fille d'or. C'est la fille d'or que j'attends. Belle affaire, ma foi, de prendre une femme sans dot pour vivre à Montréal, où le luxe extravague et prend chaque jour des proportions alarmantes. Trouvez-donc des jeunes filles qui veulent demeurer contentes et satisfaites dans leur condition; qui soient disposées à commencer par le commencement du ménage; à vivre modestement et sans bruit, en partageant leurs jours entre les soins de leur intérieur et la société de quelques amis. Trouvez-donc des femmes, simples dans leurs goûts, leurs toilettes, leurs caprices. Il n'y en a pas.—

Le jour de son mariage, on veut avoir ce que des familles n'ont acquis qu'après un quart de siècle de ménage. Il faut une belle habitation, de beaux meubles, de l'argenterie, enfin toutes les recherches du luxe et de l'opulence. Faites-donc du sentiment pour des femmes avec ces prétentions exagérées. Si vous n'avez pas une fortune ou une dot, vous êtes-donc un niais de vous marier.

Ce discours d'Alfred était certainement éloquent et rempli de vérité. C'était d'un coup de pinceau, faire une esquisse de nos mœurs actuelles; seulement il avait chargé un peu trop ses couleurs. C'est ce qu'on lui remarqua de suite; le luxe est bien extravagant et fou dans notre ville, mais il y a bien de bonnes familles canadiennes ou on le proscrie comme un ennemi dangereux pour la paix et le bonheur intérieur. Il y a des femmes sensibles et simples, modestes fleurs qui ne brillent pas dans les parterres émaillés des salons, mais qui étalent au coin du foyer domestique, leurs fraîches couleurs et leurs grâces naïves, d'aimables jeunes filles qui peuvent faire le bonheur d'un époux et découvrir pour l'homme de leur choix tous les trésors de leur amour et de leur cœur.

La conversation se prolongea bien avant dans la soirée sur le même sujet, mais je ne puis pas tout vous dire; qu'il vous suffise de savoir que le beau sexe trouva parmi nous une majorité de voix, pour le défendre et qu'à la fin la discussion engagée, cessa sur la proposition qui fut faite d'une santé. Les verres furent remplis, et on fit silence. Le plus vieux de la compagnie se leva et dit: Messieurs permettez moi de vous proposer la santé du beau sexe canadien—*Josephite, le modèle des femmes, la perle des épouses.* Puisse notre ami Alfred, mieux apprécier à l'avenir ses qualités et ses vertus, et préférer à la vaine opulence, une chaumière et son cœur!

Ce toast fut accueilli avec acclamation et des applaudissements frénétiques. On but rasade sur rasade, tant et si bien, qu'à la fin, nous chantions à tue-tête:

Grégoire est mort,
Ou bien il dort.

Mais je vous vois sourire; vous allez sans doute me dire: mon cher chroniqueur, vous avez commencé par nous promettre, ce nous semble un souvenir du gâteau des Rois et vous voilà rendu nous ne savons où, avec vos bons amis et vos mirobolantes opinions de célibataire.

Qu'a de commun votre Alfred avec le gâteau des Rois?

Patience, amis lecteurs; j'ai mes coudées franches, c'est entendu; écoutez bien.

Quelques jours après cette soirée fameuse au coin de mon feu, j'étais invité dans une famille à tirer le gâteau des Rois; vous pouvez croire, que moi qui aime tant les bonnes vieilles choses d'autrefois, je n'eus garde de manquer à une semblable invitation. Le jour des Rois 1843, je m'acheminai donc vers sept heures du soir chez madame ***. Il y avait bonne compagnie, de charmantes femmes, des jeunes filles aimables, des brunes et des blondes, des yeux noirs et bleus; enfin il y en avait pour tous les goûts. Je remarquai alors, comme mainte fois depuis, que les plus jolies filles n'avaient pour toute dot que les trésors de leurs grâces et de leur beauté et que les jeunes filles riches étaient richement laides. (Il y a de nobles exceptions à faire à cette règle; je pourrais vous les dire, mais je ne le ferai pas.)

La soirée était délicieuse, chacun faisait de son mieux pour s'amuser et fournissait son contingent de gaieté, de bons mots, de